Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2015)
Heft: 73

Artikel: "Facebook? Je suis trop paresseux..."
Autor: Leuenberger, Moritz / Willa, Blaise
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-831157

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Facebook ? Je suis trop paresseux ... »

L'ancien conseiller fédéral Moritz Leuenberger nous avait avertis : il ne veut pas parler que de son âge, 69 ans. Le Zurichois l'évoque tout de même un peu sans pour autant oublier ses 20 ans.

Le même sourire amusé, l'œil toujours aussi vif, Moritz Leuenberger a-t-il changé ? Il quittait voilà 15 ans le Conseil fédéral, en annonçant sa démission surprise au mi-temps de l'été. Depuis ? Le Zurichois apparaît régulièrement dans les médias, dans le monde de la culture – il adore le théâtre autant que la politique – et sur son blog, où il compile avec grand soin ses différents discours qu'il sculpte comme un artisan du langage, mais surtout comme le défenseur du débat d'idées qu'il a toujours été. On avait rendez-vous à Zurich à la gare, Moritz Leuenberger a préféré une petite terrasse discrète.

Le socialiste nous avait avertis : pas question de ne parler que de son âge, 69 ans aujourd'hui. L'actualité a donc pris le dessus : cet été, il lâchait que son entrée au conseil d'administration du mastondonte de la construction Implenia — mandat abandonné après deux ans — avait été une «provocation pubertaire». Pas mal pour un retraité, non ?

Cet été, vous avez défrayé la chronique en déclarant que la décision d'entrer au Conseil d'administration d'Implenia était une provocation «pubertaire»... Ce qui n'a pas manqué d'énerver les socialistes !

C'était de l'autodérision ! Hélas, la presse, *Blick* en tête, ne l'a pas compris de cette manière... J'ai peut-être été maladroit. Globalement, je crois que l'ironie passe très mal en public, et c'est encore pire avec l'auto-ironie. Car si à l'écrit, l'ironie est plus dangereuse qu'à l'oral, c'est un exercice qui n'est pas toujours apprécié. Je m'amuse parfois à faire une tête d'enterrement quand je fais de l'humour. Au Palais fédéral, cela n'a pas toujours bien passé.

Cet humour, il vous vient d'où ?

Je sors d'un milieu académique très ironique. Mes parents en ont certainement abusé avec moi et, à dire vrai, je leur en veux un peu. Mes enfants ? Ils doivent eux aussi être devenus un peu réticents, à moi la faute. L'ironie, il faut l'utiliser quand elle est visible de tous sinon on blesse et ça peut être vexant.

Pour cet entretien, vous m'avez averti : vous ne désirez pas trop parler de votre âge. Pourquoi ?

Quand j'ai pris la retraite, tout le monde n'a parlé que de cela : que j'aurais enfin le temps d'aller aux champignons, que je serais heureux, que je pourrais faire ce que je veux ! En fait, tout le monde a fait une projection de ses propres rêves sur moi, alors que je n'avais pas encore l'âge de l'AVS, mais quittais juste la politique ! Cela m'a énervé : on me réduisait d'un coup à la retraite. Or ni physiquement ni psychiquement je ne pensais être un vieillard.

Quelle vision avez-vous des personnes âgées ?

Je pense que les gens vieillissent aujourd'hui différemment et que, entre 65 et 80 ans, ils conservent toute leur créativité et leur potentiel pour contribuer au fonctionnement de la société. Avant, on avait à peine quelques années devant soi et on mourait. Ne me parler que de voyages et de loisirs m'a paru parasitaire : on est sain et sauf, on est bien portant et on peut agir !

Vous faites quoi, si vous n'allez pas aux champignons ?

J'ai trouvé un mix, entre politique et culture. Je suis dans le conseil d'administration d'une société pour le financement de l'énergie renouvelable et d'une autre fondation suisse pour l'évaluation éthique des nouvelles technologies. Mais je fais aussi beaucoup de discours qui ont un contenu politique, comme la thématique de la protection des données. Je fais aussi du théâtre, je joue des rôles. Je viens d'écrire et d'apparaître cet été dans une pièce consacrée à Machiavel, dans laquelle des acteurs ont récité des discours des conseillers fédéraux, j'ai enfin un mandat très difficile : je dois trouver une solution pour les victimes de l'amiante.

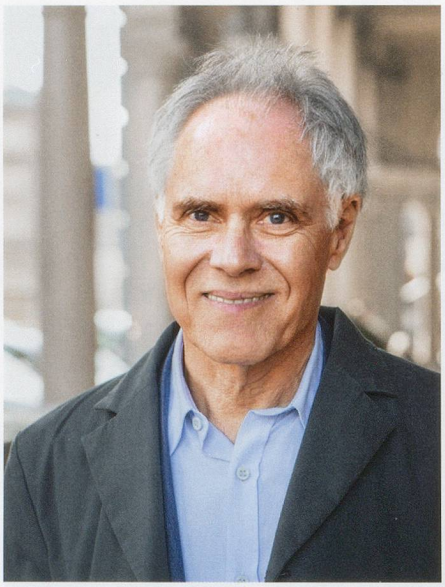
Le temps libre vous fait-il peur ? Vous lisez les journaux ?

Oui, mais avec un autre point de vue : moi, j'ai changé, eux aussi. Attention, je ne suis pas un militant du «c'était mieux avant». C'est un piège. Je vois bien que les choses évoluent, les journaux se développent online, les réseaux sociaux aussi. Ma critique est donc une observation neutre.

>>>

Hans Schuermann

Moritz Leuenberger, l'ironie, la classe et un détachement qui n'est qu'en surface.



Vous êtes sur Facebook?

Non, je crois que je suis trop paresseux. Il faut y être très présent et je me retire un peu...

Le retrait, c'est donc l'âge?

Peut-être, mais la paresse, surtout, d'apprendre. Demain peut-être... Je pense qu'un ancien conseiller fédéral ne doit pas être partout, sur les ondes ou dans les journaux. Quand j'étais en fonction, les anciens qui se mêlaient de tout m'énervaient, comme Otto Stich. Je n'aimerais pas être comme lui.

Vous n'avez donc pas de loisirs?

Je n'ai jamais eu de loisirs, car mes loisirs sont toujours confondus avec l'exercice de ma profession. Quand j'étais au théâtre, au cinéma, quand je lisais, il y avait toujours une liaison avec ma charge de conseiller fédéral pour un projet, un discours. Quand j'étais en fonction, je n'ai jamais regretté ne pas pouvoir faire un voyage, que je ne ferais de toute manière pas aujourd'hui.

Votre dernier voyage en date?

J'étais en Afrique, en Zambie, pour visiter un hôpital financé par des médecins suisses. Je n'y ai pas été pour chasser des lions ou des éléphants... (rires) Le fond politique est toujours là.

Vous êtes somme toute une personne terriblement cohérente?

Non, je crois que j'ai toujours eu la chance d'être un peu hors de mon rôle. Je ne m'identifiais pas complètement à mon rôle de conseiller fédéral! J'étais capable de m'en moquer et cet esprit est resté le même en moi. J'espère rester capable de m'observer moi-même. Quand je l'ai fait comme conseiller fédéral, c'était souvent mal compris des autres, car cette fonction exige qu'on soit à 100 %, sans émettre des doutes sur sa charge.

Et aujourd'hui?

Lorsque j'étais à Berne, j'ai écrit un livre pour dire tout haut que Machiavel avait tort: non, les politiciens ne mentent pas, non, il ne faut pas forcément violer la loi pour être efficace. Aujourd'hui, je dois avouer qu'il avait raison: moi aussi j'ai menti et violé la loi, mais je ne voulais pas le savoir à l'époque. Je le dis sans jugement moral.

Vous avez un exemple?

Quand j'étais à l'exécutif à Zurich, j'étais responsable des prisons. Un détenu en congé avait tué une jeune boy scout, une histoire horrible. Une polémique est alors née contre moi et j'ai décidé d'interdire tous les congés de prisonniers. Ce n'était ni de ma compétence ni légal, mais tout le monde s'en est trouvé satisfait, cette décision a calmé le jeu.

Un choix illégal et populiste!

Je critique toujours le populisme, mais c'est exactement ce que j'ai fait, car le peuple voulait un signe.

On se montre encore critique avec vous aujourd'hui, dans vos opinions?

En fonction, je choisissais volontairement des collaborateurs critiques, pas forcément des jeunes qui ont trop de respect et insuffisamment d'expérience. Je parlais beaucoup avec eux, chaque jour. A la retraite, c'est un inconvénient: on est seul et on fait des bêtises... (rires)

Votre conjointe?

Elle est architecte et vit dans un autre monde. Elle est plutôt une artiste. Nous ne sommes pas un couple politique. Les critiques, j'en ai eu beaucoup dans les journaux, et j'y ai toujours cherché une vérité, même chez les plus virulents comme la *Weltwoche!* Il y a toujours un quelque chose qu'on ne veut pas voir. C'est un peu chrétien, cela, non? Aime ton ennemi...

Morale et politique: cela a changé aujourd'hui?

Certainement pas! Mais je trouve le Conseil fédéral très équilibré, le collège fonctionne bien, mieux qu'à mon époque avec Merz et Calmy-Rey. Il y règne une confiance réelle, les membres peuvent parler ensemble.

Quel conseil donneriez-vous à un jeune socialiste aujourd'hui?

Pourquoi socialiste? Il y a une jeune fille dans mon voisinage qui est candidate chez les radicaux. Je suis très enthousiaste pour elle! Elle s'engage politiquement, c'est déjà magnifique! Si elle avait été UDC? A mon époque, il y avait beaucoup d'UDC que j'estimais. Aujourd'hui, cela a changé: crier avec la meute, ce n'est pas de la politique *(NDLR: L'entretien a été réalisé avant les élections fédérales).*

On dit beaucoup que les jeunes n'ont plus de projet collectif, comme dans les années 70...

Quand j'étais jeune, en 68, tout était défini par la politique, même coucher ensemble était un acte politique! C'était une vague qui venait des USA. Aujourd'hui, nous vivons un autre monde, celui de la morale privée. Beaucoup de jeunes viennent me voir pour savoir comment créer des mouvements humanitaires. Aider un paysan au Népal, au retour de vacances, avec le but d'améliorer le monde. Même si je pense que cela ne suffit pas d'un point de vue politique, je ne peux pas me moquer de ces initiatives, c'est un engagement humain et c'est déjà quelque chose!

Mais ce n'est pas un projet de société!

Je m'en voudrais de le dire. Je pense surtout qu'il faut des deux. On ne peut pas chauffer une soupe pour les sans-abris et dire que le monde va mieux. Mais on ne peut pas non plus systématiquement vouloir réorganiser le monde comme le ferait froidement l'Etat: il faut aussi de la chaleur humaine, de l'engagement.

PROPOS RECUEILLIS PAR BLAISE WILLA

Hans Schuermann